

24 images

Jump for Odile / *Le sourire de Claude Miller*

Gabriel Landry

Number 75, January 1994, February 1995

URI: id.erudit.org/iderudit/23298ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN 0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Landry, G. (1994). Jump for Odile / *Le sourire de Claude Miller*.
24 images, (75), 63–63.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org



Jean-Pierre Marielle, Richard Bohringer et Emmanuelle Seigner.

JUMP FOR ODILE

par Gabriel Landry

Mortelle randonnée, *Le sourire*; entre les deux films de Claude Miller les points de comparaison ne manquent pas: il s'agit dans les deux cas du sacrifice d'une femme. À la mort théâtralisée d'Adjani-Leiris dans *Mortelle randonnée* (fuite en avant vers la chute ultime, son bras renversé sur son visage à la manière des héroïnes mélodramatiques) répond ici l'engloutissement du corps d'Odile, tout aussi connoté et presque rituel, dans la mêlée des spectateurs-voyeurs du *Miami Follies* (la gargote de *Mortelle randonnée* s'appelait aussi le *Miami*). Les deux héroïnes ont chacune leur secret, elles sont pour cela même toutes deux fascinantes; mais de fascinante, Odile (excellente Emmanuelle Seigner) se retrouve fascinée: sa plongée dans la cohue, autant dire sa descente aux enfers, écrasant contrepoint à la teneur aérienne de ses rêves, n'est rien moins que la «réponse» à un envoûtement.

L'envoûtement est double: Pierre-François est séduit par Odile; Odile éprouve une envie irrésistible de se dénuder devant les hommes pour «leur faire éclater les couilles», comme elle dit vertement, ou «pour se transformer en quelque chose d'autre». La rencontre de ces deux désirs fonde le sujet du film en même temps qu'elle en ravit la

trame à tout psychologisme. Nous sommes dans l'ordre du fantasme, loin du réel trivial et de la brigade astreignante de ses impératifs: Pierre-François (merveilleux Jean-Pierre Marielle) a envie de tout foutre en l'air (il va le faire). De ce point de vue, celui d'une envolée vers un monde qui prenne en compte l'onirisme, le désir, le fantasmagique, Miller signe une mise en scène d'une époustouflante maîtrise; malgré la menace bien réelle d'un second infarctus qui pèse sur Pierre-François et aurait pu réinsérer le personnage dans un quotidien prévisible (mais la «fracture du myocarde», dans cette histoire de cœur, du cœur, est différée sans cesse), malgré le «potentiel» réaliste des lieux élus (clinique, foire, court de tennis, boîtes de strip, banlieues grises), malgré encore et surtout le prosaïsme de cette séquence qui donne presque dans le cinéma-vérité du reportage (sur le strip-tease), le film laisse à vau-l'eau le réalisme. Ces périls encourus, *Le sourire* au contraire en impose à toute ornière naturaliste et marque ses points en traversant par le rêve (précisément deux rêves d'Odile: ouf!), par l'humour (cf. les scènes «conjugales» entre Clainche et Gaby) ou le pur comique (Mado happant joyeusement Clainche et le fichant sur ses épaules comme un ours en peluche), enfin par le

non-sens (la scène jubilatoire de la soupe aux clovisses), le périlleux registre du vulgaire.

Le strip-tease n'est d'ailleurs pas le plus important point d'ancrage du domaine licencieux dans ce film; pas sûr non plus qu'il soit la première métaphore d'une petitesse de la vie et d'une médiocrité déjà pointées dans le cinéma de Miller, et qui pourraient bien davantage passer, pour cette fois, par Angoulême («la ville la plus poilante»), étape où culmine le vulgaire dans l'itinéraire d'Odile et ville qui renvoie en mineur au Charleville évoqué (en un très bref rappel) dans *Mortelle Randonnée*¹. D'autre part, ainsi que les choses se passent souvent, sans doute (dans la «réalité»), le maître d'œuvre des spectacles d'effeuillage, en l'occurrence un plus-que-louche harangueur (Bohringer), véritable ange noir et double négatif de la candide Odile, est d'une charge autrement triviale — et maléfique — que les «divertissements» qu'il met en scène. Il arrive donc que la cessation du divorce n'ait pas lieu, entre la vie réelle et cette vie dans la vie par laquelle le corps et l'esprit exultent et s'élèvent.

Contre toute attente, puisque c'était Clainche le malade, c'est Odile qui meurt. Ce renversement laisse le psychiatre esseulé et déstabilisé, comme le montre Miller en un plan final chaloupé (avec en voix off le rire — d'outre-vie? — de feu Odile) qui boucle la boucle.

Mais malgré cela et contre toute attente encore, *Le sourire* en somme est un film plus tonifiant que pessimiste, plus euphorique que sombre (le titre n'est pas une antiphrase), comme si le metteur en scène avait déjoué en ses personnages le complot des forces obscures. Quelque chose y respire la santé et vient soustraire à la mesure enlaçante du temps compté cette histoire qui ne se propose rien tant que de trop embrasser. ■

1. On sait ce que Charleville représentait pour le jeune Rimbaud...

LE SOURIRE

France 1994. Ré. et scé.: Claude Miller. Ph.: Guillaume Schiffman. Mont.: Anne Lafarge. Mus.: Pierre Boscheron, Antoine Ouvrier et Vincent Glenn. Int.: Jean-Pierre Marielle, Richard Bohringer, Emmanuelle Seigner, Chantal Banlier, Nadia Barentin. 90 minutes. Couleur. Dist.: CFP.